

Chateaubriand et le Valais.

(Suite).

Les voyages de Chateaubriand à travers le Valais.

V

Le voyage de 1805.

En août 1805, pendant qu'il faisait un séjour à Genève, Chateaubriand entreprit un voyage dans la région du Mont-Blanc qui devait l'amener à traverser notre pays. M^{me} de Chateaubriand accompagnait son mari, et c'est elle qui nous fournit quelques renseignements sur cette course. Le philosophe Ballanche était avec le couple. Ce Ballanche (Pierre-Simon), fils d'un libraire de Lyon et libraire lui-même à l'occasion, car il imprima plusieurs éditions du *Génie du Christianisme*, était un rare et charmant esprit. Il resta, pour Chateaubriand et sa femme, un fréquent compagnon de voyage. Il avait publié à Lyon en 1801 un ouvrage intitulé : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*. On croit que Chateaubriand a pris dans ce livre le titre de son propre ouvrage, titre par ailleurs si expressif et si beau : le *Génie du Christianisme*. On doit à Ballanche plusieurs ouvrages estimés ; il était de l'Académie française, et il vivait à Paris, dans l'entourage fervent de M^{me} Récamier.

M. et M^{me} de Chateaubriand prirent Ballanche à Lyon. Ils revinrent à Genève, d'où ils sortirent « par un temps assez nébuleux » pour se rendre au Montanvert, après un jour d'arrêt « au village de Chamouni ». La montée à la Mer de Glace se fit par une radieuse journée d'août, « le plus beau jour de l'année », écrit Chateaubriand. Ils furent les hôtes, dans ces parages, d'un personnage que nous connaissons bien, et qui nous est très sympathique : Marc-Théodore Bourrit, auteur d'une *Description des Glacières*, et d'une *Description des Alpes pennines et rhétiennes*, en deux volumes, dont l'un à peu près entièrement consacré au Valais. Ce Bourrit avait commencé par s'acquérir d'abord quelque réputation par ses peintures sur émail, puis il obtint une charge de chanoine de la cathédrale de Genève, pour avoir des loisirs. C'est alors qu'il commença ses excursions dans les Alpes, dont il

reproduisit les sites les plus remarquables. Il dédia à Louis XVI sa *Description des Alpes pennines et rhétiennes*, lequel le récompensa d'une pension sur sa cassette particulière. Il fit en 1787, l'ascension du Mont-Blanc, et est mort aux environs de Genève en 1815. On peut le considérer comme l'un des initiateurs de la littérature alpine. Nature émue et enthousiaste, admirateur passionné de la montagne, à l'encontre de Chateaubriand qui n'a jamais prisé nos montagnes, ni les Alpes, il gravissait les arêtes avec exaltation, en marmottant de courtes prières. Il s'était construit, pour se livrer entièrement à son culte de l'Alpe, une cabane, dans la région de la Mer de Glace, et, les mois d'été, faisait aux étrangers les honneurs de sa chère montagne. Sa compagnie était fort recherchée. C'est dans la cabane de Bourrit que Chateaubriand, sa femme et Ballanche déjeunèrent, par cette belle journée d'août 1805.

Le groupe fit la route de Chamonix à Genève en passant par le Valais. C'est M^{me} de Chateaubriand qui nous a conservé ce précieux renseignement. Elle écrit dans ses *Cahiers*¹ : « ...nous revînmes à Genève par le col de Balme. Nous descendîmes le beau bois de Trient, couvert de mélèzes d'une hauteur prodigieuse. Nous couchâmes à Martigny, d'où nous fûmes dîner à Bex. Nous fîmes un repas dont il faut toujours se rappeler ; nous conseillons à tous les voyageurs cette excellente auberge qui, dit-on, n'a pas dégénéré. L'auberge de cette petite ville est la meilleure de la Suisse, les voyageurs s'y arrêtent ordinairement pour aller visiter les grottes de... [Bévieux] qui renferment les mines de sel. De Bex nous allâmes coucher à Lausanne et le lendemain nous arrivâmes assez tard à Genève. »

Ce que les voyageurs mangèrent à Bex, au « Faucon » ou au « Lion d'Or », nous le savons par des lettres de Chateaubriand : on servit du chamois à à ces hôtes illustres. Le repas a dû être savoureux, préparé d'après les meilleures traditions locales, car Chateaubriand devait en garder longtemps le souvenir. Vingt ans plus tard, dans diverses lettres à M^{me} de Castellane, il reparlait de ce dîner pris à Bex. M^{me} de Castellane revenait alors d'Italie par le Simplon. M. et M^{me} de Chateaubriand se trouvaient à Lausanne, logés rue de Bourg. C'est l'époque de leurs relations avec M. de Charrières, M^{me} de Cottens. Chateaubriand mettait au point ses œuvres complètes, éditées à Paris par Ladvocat. Le 15 mai 1826, il écrit à M^{me} de Castellane : « Voilà M^{me} de Chateaubriand qui dit qu'elle veut aller au-devant de vous avec moi à Bex, pour manger du chamois »². Même préoccupation six jours plus tard : « M^{me} de Chateaubriand ne rêve que d'aller au-devant de vous à Bex, toujours pour manger du chamois, elle ne sort pas de là »³.

¹ *Cahiers de M^{me} de Chateaubriand*, p. 18-19.

² Pierre Moreau, *Revue de Genève*, 1927.

³ M. Victor Giraud, « chateaubriandiste » averti, croit que la destinataire de ces lettres est M^{me} de la Ferronnays, une amie, platonique celle-là, de Chateaubriand, et non la belle et jeune M^{me} de Castellane.

Nous pouvons affirmer en toute certitude, malgré l'absence d'une preuve matérielle, que Chateaubriand, sa femme et le doux philosophe Ballanche descendirent à Martigny à l'auberge dite de la Grand'Maison. Cet immeuble existe encore, mais affecté à l'usage privé. C'était, il y a un peu plus d'un siècle, l'auberge la plus réputée de Martigny, une auberge pour gens de condition. Les vieilles estampes nous la représentent avec un va-et-vient, devant sa porte, de berlines et de voyageurs. Le général Turreau, Goethe, y descendirent. Alexandre Dumas père, environ trente ans plus tard, devait rendre cette auberge de la Grand'Maison célèbre dans les milieux littéraires et gastronomiques français, par son anecdote du beefsteack d'ours. Il raconte dans ses *Impressions de voyages*, qu'on lui servit du filet d'ours, et encore, d'un ours qui venait de dévorer la moitié du corps d'un chasseur. En apprenant ce détail, Dumas faillit se trouver mal. Ce ragoût culinaire et fantaisiste a eu un gros succès. A notre avis, le souvenir du passage de Chateaubriand, ex-ambassadeur près de la République du Valais, dans cette auberge de Martigny devrait être rappelé par l'apposition d'une plaque commémorative.

Il serait fort intéressant pour notre étude de connaître le menu, servi à Chateaubriand et à ceux qui l'accompagnaient. Comme tout honnête homme, Chateaubriand prisait la bonne chère. Au temps de sa plus haute fortune, alors qu'il était ministre des Affaires étrangères, il avait un cuisinier merveilleux, auquel il a consacré une page délicieuse dans ses *Mémoires*. Obligé de réduire son train de maison, après son renvoi du Ministère, il dut se séparer de ce cuisinier, qui lui dit en le quittant, magnifiquement : « Je reviendrai *aux affaires* en même temps que vous. »

Sans doute, Martigny et l'auberge de la Grand'Maison n'auraient pas manqué de passer à la postérité, si le traiteur valaisan avait servi du chamois à l'illustre vicomte. Mais en l'occurrence il ne pouvait guère être question que d'un chamois *braconné* dans la région, notre loi sur la chasse⁴, à cette époque, prescrivant l'interdiction de la chasse du haut gibier depuis le jour de saint Mathieu jusqu'à celui de saint Barthélémy (fin août), sous peine de 64 francs d'amende. Martigny, malheureusement, n'a pas laissé dans l'œuvre de l'écrivain un souvenir d'aussi succulente mémoire que Bex.

Au Montanvers, Chateaubriand se régale de miel, de crème et de framboises des Alpes ; à Bex, de chamois. Il eut aussi son régal chez nous, qui fut tout intellectuel. Les belles forêts de la région du Trient lui inspirèrent une page élevée⁵, que nous donnons ici :

« Au revers du col de Balme, à la descente du glacier de Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes : chaque arbre, dans cette famille de géants, compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont

⁴ Loi adoptée en Diète le 16 mai 1804.

⁵ *Oeuvres complètes*, tome VII (Voyage au Mont-Blanc), Paris, 1826.

soin de montrer aux voyageurs. C'est un sapin qui pourrait servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que tout son peuple autour de lui est mutilé ; un arbre a perdu sa tête, un autre ses bras ; celui-ci a le front sillonné par la foudre, celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançoient ensemble dans le ciel : ils étoient égaux en hauteur et en âge ; mais l'un était plein de vie, et l'autre desséché.

« *Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error,
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.* »

(Fils jumeaux de Daucus, rejetons semblables, o Laris et Thymber ! vos parents mêmes ne pouvaient vous distinguer, et vous leur causiez de douces méprises ! Mais la *mort* mit entre vous une cruelle différence.) »

Vient ensuite, à propos de ce bois, une pensée morale, suivant l'habitude de l'auteur. On trouve beaucoup d'allusion à la mort dans l'œuvre de Chateaubriand, en particulier dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

« Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard, dont il partage la destinée : comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux, qui se marie si bien avec la crème et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poètes bucoliques ; quand ils sont violents, ils ressemblent aux mugissements de la mer : vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable ; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer, sur les côtes de la Virginie : aussi, réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau-Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin ; et, comme tout s'enchaîne dans mes souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupaient, lorsque appuyé sur le bord du vaisseau, je rêvais à cette patrie que j'avais perdue, et à ces déserts que j'allais trouver. »

Voilà, directement inspirée par un paysage du Valais, une page très caractéristique de cette faculté d'évocation si remarquable dans Chateaubriand.

L'écrivain, cependant, ne semble pas avoir emporté un très bon souvenir de son voyage. Il écrira le 16 octobre 1805 à Guéneau de Mussy : « J'ai été à Lyon, à Genève, au Mont-Blanc, dans le pays de Vaud. Je suis revenu peu content des montagnes ». ⁶ Seul parmi les grands romantiques, Chateaubriand n'aime pas les montagnes. Son récit du voyage au Mont-Blanc est une perpétuelle diatribe contre l'Alpe. Cette antipathie éclate également au

⁶ *Correspondance générale*, tome I, p. 217.

tome V des *Mémoires d'Outre-Tombe*⁷. Chateaubriand est Breton. La mer seule l'enchanté. Ou alors, pour que son âme vibre, il faut quelques grands souvenirs à rattacher aux montagnes, comme ceux qui hantent à jamais le Thabor, le Taygète. L'Alpe⁸ n'a pas été une inspiratrice pour Chateaubriand, qui résume assez bien ses impressions dans ces lignes à M^{me} de Staël, du 1^{er} septembre 1805. « ...J'ajoute que les monts de votre Suisse manquent de souvenirs. Qu'importe qu'un lieutenant de César ait battu d'obscurs barbares à l'entrée du Valais, dans un coin que l'on ne connaît plus ? Vive l'Apennin pour les grandes choses ou les riantes histoires qu'il rappelle ! »⁹

VI

Le voyage de 1822.

Chateaubriand franchit le Simplon pour la première fois en 1822. C'est sans doute également pour la première fois qu'il fit route en Valais en amont de Martigny. Le voyage à Rome de 1803, alors qu'il s'y rendait comme jeune secrétaire d'ambassade, se fit par Lyon et Turin. Le retour à Paris, après sa nomination comme chargé d'affaires en Valais, s'effectua par le même chemin. On était du reste en plein hiver, ce qui exclut totalement, à défaut de renseignements précis, la route des Alpes. Notons ici que Chateaubriand reçut alors de M. Necker, à Coppet, l'invitation de passer par Genève. Les années de 1805 à 1822 dans la vie de Chateaubriand, n'intéressent point le Valais.

En octobre 1822 s'ouvrait à Vérone un congrès auquel participèrent notamment en personne les empereurs d'Autriche, et de Russie et le roi de Prusse. Victorieuse alors de Napoléon, l'Europe vit s'affermir à ce congrès la politique monarchique et conservatrice de Metternich. Chateaubriand, alors ambassadeur à Londres, obtint de s'y faire déléguer, pour représenter la France. Cela n'alla pas tout seul. Chateaubriand dut insister auprès de Mathieu de Montmorency, alors ministre des Affaires étrangères, et faire jouer tous ses atouts. Sa folle envie fut satisfaite, grâce surtout aux toutes-puissantes interventions de M^{me} la duchesse de Duras et de M^{me} Récamier.

Il s'embarqua à Douvres le 8 septembre 1822 et partit de Paris samedi 5 octobre. Le 7, il était à Dijon, le mardi 8 octobre à Genève, d'où il écrit à M^{me} de Duras qu'il tombe de sommeil et qu'il repartira le lendemain matin, à 4 heures, comptant arriver à Milan dimanche. Il y est arrivé samedi matin. Cette traversée du Valais se fit donc le jeudi. On a écrit, à l'occasion de ce voyage, que Chateaubriand s'ennuya deux jours à Sion. Il est totale-

⁷ Page 560 et suivantes, éd. Biré.

⁸ Voir à ce sujet *Serge Berlincourt* : « La Suisse dans l'œuvre des grands poètes romantiques ».

⁹ *Correspondance générale*, tome I, p. 214.

ment exclu que Chateaubriand se soit arrêté à Sion, et ait fait tout autre arrêt que le temps nécessaire pour relayer sa voiture. On était au mois d'octobre ; le temps était mauvais sur le Simplon. Le poète n'a laissé que quelques fugitives impressions de cette traversée. Il écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« Quand je me vis pour la première fois au sommet des Alpes, une étrange émotion me saisit ; j'étais comme cette alouette qui traversait, en même temps que moi, le plateau glacé, et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi des neiges, au lieu de descendre sur des moissons »¹⁰.

Cependant, au sujet de cette traversée du col, Chateaubriand nous donne un détail précieux, qu'il nous est du reste impossible d'élucider complètement et qui a tout le charme du mystère. Le voici :

« Lorsque je me rendis au Congrès de Vérone, en 1822, la station du pic du Simplon était tenue par une Française ; au milieu d'une nuit froide et d'une bourrasque qui m'empêchait de la voir, elle me parla de la Scala de Milan ; elle attendait des rubans de Paris : sa voix, la seule chose que je connaisse de cette femme, était fort douce à travers les ténèbres et les vents »¹¹.

Il nous serait bien agréable de savoir quelle était cette Française un peu mystérieuse qui retint l'attention de Chateaubriand pendant son arrêt à l'auberge du « Pic du Simplon ». Sans doute, serons-nous réduit à l'ignorer toujours. Peut-être M^{me} Grilliet ? R. Töpffer, dans ses *Voyages en zigzag*, nous parle de « la bonne auberge pennine de M^{me} Grilliet, sur le Simplon ». Le voyage de Töpffer est de 1837. Par « Pic du Simplon », il faut entendre Simplon-Village, avec son auberge, encore actuellement l'Hôtel de la Poste, ou Auberge de la Poste, et son relais postal. Il n'y avait pas de relais de poste sur le col même du Simplon, qui est le point le plus élevé de la route. A l'époque du voyage de Chateaubriand, l'Hospice du Simplon n'était pas achevé. Commencé en 1810 sur l'ordre de l'Empereur, l'édifice n'était arrivé qu'à la hauteur du premier étage, lors des événements de 1814. Les travaux furent abandonnés et ce ne fut qu'en 1831 que la maison du Saint-Bernard acheva la construction de l'édifice.

Il n'y avait sur le col même que des chalets et l'ancien hospice Stockalper. Ce dernier avait appartenu aux chevaliers de St-Jean de Malte et fut cédé en 1655 à la famille Stockalper. Il se trouvait du reste à quelque distance de la route, et les touristes ne s'y arrêtaient pas. Quant à l'organisation postale, la route du Simplon comprenait à l'époque où nous sommes quatre postes et demie (mesure du parcours) de Glis à Simplon (village), et le même nombre de postes de là à Domodossola. A part celui de Bérisal, il n'y avait pas de relais sur le parcours Brigue (Glis)—Simplon-Village. Et en

¹⁰ *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome II, p. 339-340.

¹¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI, p. 223-226.

1811 encore, la course Brigue-Simplon se faisait sans le relais intermédiaire de Bérisal, celui-ci n'ayant été établi que plus tard.

L'épisode de cette Française doit donc être situé à Simplon-Village. Chateaubriand rappela ce souvenir quelque vingt ans plus tard, au dernier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*. L'image fugitive s'était conservée intacte de cette femme qui, dans un de nos villages, lui avait parlé d'une voix douce, dans la bourrasque et les ténèbres, de la Scala de Milan et des rubans qu'elle attendait de Paris.

Samedi matin, le 12 octobre, l'ambassadeur était à Milan, d'où il écrit à son amie, M^{me} la duchesse de Duras¹², le billet suivant :

« J'ai vu le Simplon, les îles Borromées, l'enfer et le ciel, et tout cela m'a été à peu près indifférent. Pourtant, les arbres qui ont toutes leurs feuilles, cette belle lumière, ce beau soleil, m'ont fait souvenir du temps où l'Italie était quelque chose pour moi »¹³.

Il repartit de Milan le 13 et arriva le même jour, dans la soirée, à Vérone. Il écrit au cours de ce voyage de nombreuses lettres à M^{me} Récamier et à M^{me} de Duras, sans entrer dans les détails qui nous intéresseraient. Il était mélancolique. L'Italie, ni le paysage ne suscitent plus son admiration. « Je ne sais si je suis trop vieux ou trop jeune, mais enfin je ne suis plus ce que j'étais. »

Pour tromper son ennui, au milieu des rois, et des brillantes cours installées à Vérone, il écrit des vers inspirés par le Simplon. L'œuvre en vers de Chateaubriand est assez médiocre. Constatons, cependant, que le spectacle de nos montagnes a inspiré quelques-unes des rares stances qu'ait écrites l'auteur du *Génie du Christianisme*.

¹² Claire de Kersaint, duchesse de Duras. Au retour des Bourbons, elle tenait à Paris un salon qui fut bientôt des plus recherchés. Villemain en était l'un des habitués et s'est exprimé ainsi sur ce salon: « Le salon de M^{me} de Duras était naturellement monarchique, mais avec des nuances très marquées de constitutionalisme anglais, de libéralisme français, d'amour des lettres, de goût des arts, et en particulier d'admiration pour Chateaubriand et d'impatient désir de le voir ministre. » Elle a écrit quelques ouvrages, entre autres un roman intitulé *Le Moine*, dont le manuscrit fut réclamé tour à tour par Chateaubriand et Humboldt. La scène de ce roman est au couvent du Grand St-Bernard. M^{me} de Duras y a représenté un abbé d'autrefois, un peu frivole d'esprit et de cœur, un peu mondain, sans toutefois tomber dans le dérèglement et qui finit par revenir peu à peu à la vraie piété. L'ouvrage a dû être publié, mais après la mort de M^{me} de Duras, comme nous l'apprend sa fille, M^{me} de Duras-Rauzan, dans une lettre à Rosalie de Constant (M^{me} de Duras et Chateaubriand, par G. Pailhès): le roman a été écrit en 1822. Dans un billet à M^{me} de Duras, Humboldt lui écrit: « De grâce, envoyez-moi *Le Moine* ». Cet ouvrage a également beaucoup plu à Chateaubriand, ainsi qu'il ressort de diverses lettres à l'auteur, écrites de Vérone, pendant le Congrès, (*Correspondance générale*, tome III). M^{me} de Duras nourrissait pour Chateaubriand une admiration passionnée. Leurs relations sentimentales furent toutes platoniques. Chateaubriand l'appelait « ma chère sœur ».

¹³ *Correspondance générale*, tome III, p. 368. M^{me} de Duras et Chateaubriand, par G. Pailhès, page 218.

« Alpes ! vous n'avez point subi mes destinées !

Le temps ne vous peut rien :

Vos fronts, légèrement, ont porté les années

Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand rempli d'espérances

Je franchis vos remparts

Ainsi que l'horizon un avenir immense

S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds et devant moi le monde,

Quel champ pour mes désirs... » ¹⁴

...J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire,

Au milieu des frimas,

Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire

Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie,

Serez-vous plus connus

Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie

Les tourments de Vénus ? ¹⁵

A Vérone, Chateaubriand enrageait de ne jouer qu'un rôle secondaire, son collègue Mathieu de Montmorency occupant le premier plan de la scène diplomatique, bien qu'il lui fût tout à fait inférieur. Ce sont des vers assez froids qu'il écrivit là, et le premier hommage en a été fait à M^{me} de Duras, en même temps qu'il lui écrivait de Vérone. « Le Congrès est saboulé. Le Simplon admiré, mais remis à sa vraie place, et ses rochers abaissés au-dessous des rochers de la Meillerie, leurs voisins » ¹⁶.

Les ombres touchantes de Julie et de Saint-Preux, entrevues au passage dans les bosquets de la Meillerie, ont fait ce miracle, de rabaisser le Simplon au niveau du Léman. Il suffit d'un souvenir pour qu'un paysage vive indéfiniment. Rousseau a rendu immortels les rochers de la Meillerie. Le Simplon n'avait rien à offrir à l'imagination mélancolique de René, poursuivant sur toutes les routes de la vie un insaisissable bonheur. Point de souvenir pour enchanter son âme, point de « société selon le cœur », au milieu des neiges d'octobre, pour celui qui ne concevait la beauté des sites que par les personnes qui les peuplent, les souvenirs qu'ils rappellent, et cette perpétuelle jeunesse du cœur et des sentiments que Chateaubriand a recherchée par dessus tout, plus que la gloire littéraire et politique ¹⁷.

¹⁴ Chateaubriand: *Poésies diverses*.

¹⁵ *Oeuvres complètes*, XXII, p. 360-61. (Edition Ladvocat, 1828).

¹⁶ *Correspondance générale*, tome III, p. 303.

¹⁷ Il est difficile de savoir quel fut le chemin du retour. Chateaubriand quitta Vérone le 13 décembre 1822 au soir. Le 19, il écrit de Paris à son secrétaire à la légation de

VII

Le voyage de 1828.

Le Congrès de Vérone porta Chateaubriand sur la cime de sa carrière politique. Il est fait, bientôt après, Ministre des Affaires étrangères, et marqua son passage au ministère par la guerre d'Espagne. Il ne comptait pas du tout redescendre si tôt du faite où sa bonne étoile politique l'avait porté, quand soudain, le 6 juin 1824, encore tout étourdi du coup, il s'entendit notifier qu'il avait à vider le bureau ministériel. Louis XVIII venait de le débarquer avec une rare désinvolture, et ensuite de circonstances qui seraient trop longues à être étudiées ici.

Nous trouvons, les années qui suivent, Chateaubriand dans l'opposition. Il séjourne à Neuchâtel, puis s'établit en 1826 assez longuement à Lausanne, où il prépara pour Ladvocat l'édition de ses œuvres complètes, qui devait lui rapporter 550.000 francs et lui permettre l'aisance, si cet éditeur n'avait fait entre temps de très mauvaises affaires. La chute du ministère Villèle, où il prit tant de part, faillit amener un nouveau ministère Chateaubriand, mais Charles X lui préféra Martignac. L'écrivain accepta alors d'être ambassadeur à Rome, et c'est le cœur joyeux, semble-t-il, qu'il partit pour l'Italie, par le Valais et le Simplon, le 14 septembre 1828. M^{me} de Chateaubriand l'accompagnait, heureuse d'être ambassadrice auprès du pape. Le fidèle et dévoué secrétaire, Hyacinthe Pilorge, rejoignit Chateaubriand à Rome, à moins qu'il n'ait fait le voyage en même temps. Contrairement à ses habitudes, l'écrivain voyagea à petites journées, pour ménager la santé de sa femme. Le 21 septembre, il était à Lausanne, d'où il écrit au bon M. Le Moine, son homme d'affaires à Paris: « Me voilà à Lausanne, mon vieil ami. M^{me} de Chateaubriand a un peu souffert et souffre encore; mais au dernier résultat, le voyage lui a fait du bien et à moi aussi. La grande affaire est maintenant le Simplon: nous le passerons le 25 ou le 26 »¹⁸.

Et c'est à peu près tout ce que nous possédons sur cette traversée. Point de renseignements. Chateaubriand était vieux, touché par la mélancolie. En passant à Bex, le souvenir de l'une de ses amies, qui y était morte deux ans auparavant, vint l'assombrir encore plus. Il ressent douloureusement l'absence de toute émotion au futur contact de la terre d'Italie et s'inquiète de ne pas la revoir avec le même plaisir et l'enthousiasme de sa jeunesse.

Londres, le vicomte de Marcellus. « J'ai repassé les Alpes et j'arrive. J'ai besoin d'oublier pour quelques jours la politique. » (*Corresp. gén.*, III, p. 368). La traversée du Simplon au retour paraît exclue, vu la saison, d'autant plus que dans une lettre à M^{me} de Duras, du 5 novembre 1822, Chateaubriand lui avait annoncé son intention de passer par Gênes, qu'il ne connaissait pas. Le retour a dû se faire par le Mont-Cenis.

¹⁸ Maurice Levallant : *Splendeurs et Misères de Chateaubriand*, p. 226.

Il écrit sur cette traversée : « Je n'ai plus retrouvé en moi l'ancien voyageur. Je sens qu'il faut maintenant que ma vie soit environnée. Vous ne saurez croire à quel point je suis isolé et malheureux. » Décidément, la compagnie de sa femme ne l'enchantait pas.

Il note encore, dans son Journal de route : « Arrivé à Lausanne, le 22 — c'est une erreur, il y est arrivé le 21, — j'ai suivi la route par laquelle ont disparu deux autres femmes qui m'avaient voulu du bien et qui, dans l'ordre de la nature, me devraient survivre : l'une, M^{me} la marquise de Custine¹⁹, est venue mourir à Bex ; l'autre, M^{me} la duchesse de Duras, il n'y a pas encore un an, courait au Simplon, fuyant devant la mort qui l'atteignit à Nice »²⁰.

C'est effectivement en 1827 que M^{me} de Duras passa le Simplon. Elle était gravement malade de la poitrine et devait mourir à Nice en 1829. Elle écrivit de Domodossola, le 19 août 1827, à Rosalie de Constant, à Lausanne : « ...On ne peut assez louer, assez admirer cette magnifique route du Simplon. Quand le temps aura amené la justice, tout le monde rendra hommage au génie qui a suscité et vu possible une telle merveille. Je ne pouvais penser qu'à cet homme étonnant et à sa vie, et à sa mort plus étonnante encore. En quittant les défilés du Simplon, à Crémola, on passe auprès d'une carrière de marbre qu'il a fait ouvrir et exploiter. On nous montra des colonnes destinées à un arc de triomphe. L'une d'elles, d'une proportion gigantesque, est restée brisée et abandonnée sur la route. Quel juste emblème du sort de Bonaparte... »²¹

M^{me} de Duras, lors de son voyage, avait également écrit à Chateaubriand, et elle lui parle aussi de cette colonne rencontrée sur la route du Simplon. Chateaubriand lui avait répondu, de Paris, le 30 août 1827. « Votre petite lettre de Domo d'Ossola m'a fait grand plaisir. J'étais en peine de ce passage du Simplon. Enfin, vous êtes en Italie ! J'avais remarqué,²² comme vous, cette colonne brisée. Vous aurez retrouvé l'arc projeté à Milan. On dit qu'on l'achève, mais qui peut relever ce que le bras qui fendit les rochers a commencé ? »²³

Son Journal de route ne nous apprend pour ainsi dire rien sur cette traversée du Simplon de 1828. L'écrivain s'attriste surtout de la mort de ses deux amies²⁴. Le voyage a dû être maussade, surtout pour M^{me} de Chateaubriand. Il note encore :

¹⁹ Delphine de Sabran, mariée à Philippe de Custine qui fut guillotiné pendant la Révolution. Elle connut Chateaubriand en 1803 et lui voua une inaltérable affection ; elle fit maintes démarches en sa faveur et joua un rôle de protectrice quand Chateaubriand fut devenu suspect à la police impériale. Morte de la poitrine, à Bex, le 13 juillet 1826.

²⁰ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 4.

²¹ G. Pailhès : *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, p. 508.

²² Lors de son voyage de 1822.

²³ G. Pailhès : *op. cit.*, p. 509.

²⁴ Pages écrites postérieurement à 1829, date de la mort de M^{me} de Duras.

« Ainsi, je suis rentré dans l'Italie privé de mes appuis, comme j'en sortis il y a vingt-cinq ans. Mais à cette première époque, je pouvais réparer mes pertes ; aujourd'hui, qui voudrait s'associer à quelques vieux jours ? Personne ne se soucie d'habiter une ruine » ²⁵.

Un rayon de soleil, cependant, traverse cette pérégrination mélancolique, un peu de joie, une consolation :

« Au village même du Simplon, j'ai vu le premier sourire d'une heureuse aurore. Les rochers, dont la base s'étendait noircie à mes pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappés des rayons du soleil. Pour sortir des ténèbres, il suffit de s'élever vers le ciel » ²⁶.

Et voilà tout ce que nous avons de Chateaubriand, pour ce qui nous concerne, sur ce voyage de 1828. Jamais, je crois, au cours de ses pérégrinations lointaines, l'écrivain n'a été aussi avare de renseignements et de détails. A la descente du Simplon, sur le versant méridional, des ouvriers occupés à une carrière, lui ont montré quelques colonnes déjà ébauchées. C'étaient les belles colonnes de granit que l'on peut voir maintenant dans l'admirable église de Saint-Paul hors des murs. ²⁷ Les immenses colonnes de cette basilique, sont, comme l'on sait, en granit du Simplon. L'ancienne église de Saint-Paul hors des murs, une des plus vieilles de Rome, dans laquelle on peut presque dire qu'a commencé l'histoire du christianisme en Occident, venait d'être, au temps de Chateaubriand, détruite par un incendie. On en avait décidé la reconstruction, et la pierre granitique de la région du Simplon avait été mise à contribution. Il ne s'agit donc pas de la carrière de *marbre* et de la colonne brisée qui avaient frappé M^{me} de Duras lors de la traversée de 1827, et Chateaubriand lui-même, lors de son voyage de 1822. Et c'est tout. La paysage valaisan ne l'a pas inspiré ; rien chez nous n'a frappé son imagination, n'a été capable de l'enchanter. A l'encontre de Rousseau, il ne place pas du reste dans les Alpes le séjour du bonheur. Quelques misères, quelques spectacles attristants entrevus au cours de ces traversées du Valais ou de son voyage au Mont-Blanc, cela a suffi pour qu'il ne se plaise pas dans les régions montagneuses.

« Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer » ²⁸.

Toute sa vie, il gardera une sorte d'aversion pour les Alpes.

Les deux voyageurs arrivèrent à Arona le 25. Ils étaient à Rome vers le 10 octobre.

²⁵ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 5.

²⁶ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 5.

²⁷ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 221.

²⁸ Chateaubriand: *Voyage au Mont-Blanc*.

VIII

Le voyage de 1833.

A cinq ans de distance, Chateaubriand devait revenir dans notre Valais. Mais pour n'avoir fait qu'un petit nombre de voyages chez nous, le souvenir du Simplon ne quitte pas complètement sa mémoire. En 1824 déjà, alors qu'il était Ministre des Affaires étrangères, au faite de sa carrière politique, il n'oublie pas la Suisse. Après sa destitution, au mois de novembre 1824, sa pensée revient au Simplon. Une voyageuse était alors en route vers Genève, et le haut col de nos Alpes. Une voyageuse très chère. Le 4 novembre, il écrit à la belle Madame de Castellane :

« Je serai tourmenté jusqu'à ce que vous ayez passé le Simplon »²⁹. Billets empreints de la même préoccupation les jours suivants : « Mais comment avez-vous passé le Simplon ? » — La réponse, nous ne la connaissions pas. Chateaubriand insiste encore les 9 et 10 novembre ; la saison, il faut le dire, est tardive et l'inquiétude se justifie : « Si je savais que vous avez bien passé le Simplon, je serais tranquille ». Autre lettre de Paris, à la même, de mars 1826, dans laquelle revient le souvenir ou la préoccupation du Simplon.

Notons ici à titre de simple renseignement qu'une autre amie de Chateaubriand, Juliette Récamier, a traversé le Col du Simplon en mai 1824. Elle était accompagnée de sa nièce, M^{me} Lenormant, de Ballanche et de J.-J. Ampère. La traversée se fit par le plus beau temps.³⁰

Chateaubriand ne resta que peu de temps ambassadeur à Rome. A la constitution du ministère Polignac, en 1829, il donne sa démission. Ministère impopulaire, et qui choquait la doctrine politique de Chateaubriand. Il rentre à Paris en mai 1829, en passant par Turin et Lyon.

En 1832, alors qu'il résolut de s'expatrier en Italie, compromis, à tort ou à raison, dans la conjuration de la duchesse de Berry, il fit le voyage de Bâle à Bellinzzone par le St-Gothard.

Le 18 août 1833, Chateaubriand reçoit de la duchesse de Berry, alors à Naples, mission de se rendre à Venise. C'est pour ce dernier voyage à travers le Valais, que Chateaubriand s'est montré le plus communicatif. Il n'hésite pas, malgré l'automne qui vient. C'est toujours assez tard, au début de l'automne, et même de l'hiver, que Chateaubriand a franchi le col.

« Il m'en coûtait, écrit-il, de recommencer un long voyage ; mais j'étais trop touché de la confiance de cette pauvre princesse pour me refuser à ses vœux et la laisser sur les grands chemins »³¹.

²⁹ Pierre Moreau : Bibliothèque Universelle et Revue de Genève : *Chateaubriand et la Suisse*. Juillet 1927. — (M. Victor Giraud croit qu'il s'agit plutôt de M^{me} de la Ferrière).

³⁰ Ed. Herriot : *M^{me} Récamier et ses amis*, p. 283.

³¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 218-19.

Il fit apprêter, ou réparer son ancienne calèche de voyage, qu'il avait achetée du prince de Talleyrand. C'était là un peu « le reste de ses grandeurs passées ». Et pendant que l'illustre écrivain, pauvre, persécuté par le gouvernement de Louis-Philippe³², pour son attachement à la légitimité, s'acheminait vers le Simplon, véhiculé dans la berline ayant appartenu au prince de Bénévent, celui-ci, ambassadeur à Londres, mangeait « au râtelier de son cinquième maître...³³ ». Chateaubriand avait emporté avec lui une douzaine de volumes.

C'est le 3 septembre qu'il partit de Paris. Il nous apprend qu'entre Pontarlier et Orbe, il essuya un ouragan de la plus grande violence. A Lausanne, l'orage était passé, et « tout était devenu riant... »

Bien qu'ayant visité plusieurs fois Lausanne, il constate qu'il ne connaît plus personne. A Bex, le souvenir de M^{me} de Custine revient l'attrister. Il changea de chevaux, et pendant qu'on relayait, il s'était appuyé contre le mur de la maison où cette femme, — une noble et belle âme — était morte. Elle avait quitté Fervacques pour demander au climat de Bex, et au lait des Alpes le rétablissement de sa santé. Ainsi que l'ont remarqué ses biographes, il y avait incontestablement en Chateaubriand un fond riche et très attachant, des qualités de premier ordre, qui ne tenaient pas uniquement à la séduction du génie, pour avoir été aimé par toutes ces nobles femmes dont l'histoire connaît les noms, et qui revivent, magiciennes de songe, dans l'œuvre de Chateaubriand, sous les noms de Velléda, de Cymodocée, de Blanca, etc. Lui-même fut fidèle à leur souvenir, et elles « lui doivent cette vie d'outre-tombe », ce culte que reflètent si souvent les *Mémoires* de l'écrivain.

Il daigne, au cours de ce voyage, entrer dans quelques détails sur la vallée du Rhône. En amont de St-Maurice, « dans la vallée du Rhône, écrit-il, je rencontrai une garçonnette presque nue, qui dansait avec sa chèvre ; elle demandait la charité à un riche jeune homme bien vêtu qui passait en poste, courrier galonné en avant, deux laquais assis derrière le brillant carrosse »³⁴. Les préoccupations sociales n'apparaissent pas souvent dans l'œuvre littéraire de Chateaubriand, sauf dans son œuvre de jeunesse, l'*Essai sur les Révolutions*. Ce spectacle, cependant, ramène sa pensée sur l'inégalité des conditions humaines, et le rapprochement toujours révoltant de la grande misère et de la grande richesse. Rousseau ne se serait pas exprimé autrement que Chateaubriand devant cette petite paysanne dont les parents n'ont pas de quoi la vêtir. « Et vous vous figurez, ajoute-t-il,

³² Il fut arrêté le 20 juin 1832, passa une journée dans une cellule de détenu de droit commun, puis fut consigné quelque temps dans les salons du préfet de police de Paris, comme prévenu politique de distinction.

³³ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 218-19.

³⁴ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 223-226.

qu'une telle distribution de la propriété peut exister ? Vous pensez qu'elle ne justifie par les soulèvements populaires ? »³⁵

A Sion, il devait tout naturellement se rappeler qu'il faillit y venir un jour en qualité d'ambassadeur de la République française. Tout cela, malheureusement, ne tient pas trois lignes : « Sion me remémore une époque de ma vie : de secrétaire d'ambassade que j'étais à Rome, le premier Consul m'avait nommé ministre plénipotentiaire au Valais »³⁶

Rien sur le reste du trajet de Sion à Brigue. Les relais de poste étaient alors, Sion, Sierre, Tourtemagne, Viège, Brigue. Pour la partie inférieure du canton, Riddes, Martigny, St-Maurice³⁷. A Brigue, ce qui le frappe, c'est le collège des Jésuites. Il s'exprime sur le compte de l'Ordre, en termes péjoratifs. La bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, du 7 août 1814, avait sanctionné l'œuvre de restauration de la Compagnie de Jésus, supprimée un peu partout lors de la Révolution. On avait chez nous rendu aux Jésuites leur ancien collège de Brigue. Ce sont des lignes assez énigmatiques que Chateaubriand écrit à propos de ce collège. Nous nous efforcerons de les interpréter. Les voici : « A Brigg, je laissai les Jésuites s'efforçant de relever ce qui ne peut l'être ; inutilement établis aux pieds du temps, ils sont écrasés sous sa masse, comme leur monastère sous le poids des montagnes »³⁸.

En dépit de quelques brillantes pages consacrées à l'Ordre dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand n'aimait pas les Jésuites. M^{me} de Chateaubriand, très pieuse pourtant et qui avait fondé et entretenait à Paris l'Infirmierie Marie-Thérèse, destinée à recueillir quelques ecclésiastiques âgés et sans fortune, malheureuses épaves de ces temps troublés, partageait entièrement, et exagérait même le sentiment de son mari à l'endroit des Jésuites. Cette animadversion de l'illustre écrivain tient à deux causes : politique et littéraire.

Politique. Il était mal noté de la *Congrégation*, association destinée, sous le couvert de la religion, à pourvoir de places et d'honneurs les fils de fa-

³⁵ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 224.

³⁶ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 223-226.

³⁷ Rappelons qu'il existait une messagerie à cheval pour le transport des voyageurs qui n'utilisaient pas la diligence publique, mais possédaient leur berline propre. Des maîtres de postes fournissaient les chevaux à titre de louage ; ceux-ci étaient changés aux relais. Dans l'écurie de chaque relais, il devait y avoir un postillon de garde jour et nuit. Le changement des chevaux se faisait rapidement et sans perte de temps. Les chevaux étaient toujours lancés au trot, sauf dans les montées. Pour la route du Simplon, il était perçu une taxe supplémentaire de 4 fr. par cheval. En 1830, le système de la ferme des postes (elles étaient affermées aux frères Fischer) a été remplacé en Valais par la régie. Les postillons de la poste aux chevaux (extra-postes) — celle qui conduisait Chateaubriand — portaient l'uniforme : veste bleu de ciel, avec collet et parements rouges, culottes de peau, bottes à l'écuyère et chapeau de peau rond. — Marc Henrioud : *Les anciennes Postes valaisannes*.

³⁸ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 224.

mille. Cette association laïque avait un Père jésuite pour fondateur, et les Jésuites en étaient toujours les directeurs spirituels. Elle avait barré à Chateaubriand, surtout à cause de sa défense de la liberté de la presse, l'accès aux grandes charges politiques. Par son intransigeance et son incompréhension des nécessités de l'heure — n'ayant rien appris ni rien oublié³⁹, — la Congrégation amena les réactions libérales et le renversement définitif de la monarchie. Il faut voir avec quelle vivacité M^{me} de Chateaubriand s'exprime sur le compte de la Congrégation « ... qui n'a pu éviter de recevoir... tous les ambitieux et les hypocrites qui voyaient, dans les pratiques de dévotion et de charité qui leur étaient imposées, un seul chemin ouvert aux places et à la faveur... Et voilà pourquoi nous voyons aujourd'hui compter au nombre des défenseurs du Trône et de l'Autel, des hommes dont toute la vie avait été un outrage à Dieu et au roi... »⁴⁰.

Il serait piquant d'autre part de relever dans l'œuvre de Chateaubriand des attaques plus ou moins directes contre l'Ordre « ...cet Ordre célèbre, dans lequel il faut en convenir, règne quelque chose d'inquiétant, car un mystérieux nuage couvre toujours les *affaires des Jésuites*... »⁴¹.

Ce même sentiment hostile se retrouve au tome VI (en appendice) des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et dans les rapports envoyés de Rome par Chateaubriand au ministère des affaires étrangères, sur l'activité occulte de l'ordre, lors de l'élection du pape Pie VIII⁴², en 1829.

D'autre part, les œuvres littéraires de Chateaubriand étaient suspectes aux Jésuites. Ils interdirent aux *Martyrs* l'entrée des maisons d'éducation placées sous leur direction. Le *Génie du Christianisme* ne les a jamais séduit outre mesure, bien que l'Eglise put s'applaudir de l'hommage somptueux que Chateaubriand lui faisait. Les théologiens, écrit excellemment Pierre Lasserre⁴³, « jugèrent équivoque une apologétique exclusivement faite d'appels à l'imagination et au sentiment, sans aucun souci du raisonnement ni des preuves et où le dogme était étouffé sous des fleurs. »

Froissé dans son ambition politique et dans sa gloire littéraire, Chateaubriand savait rendre à l'occasion les points, et on ne voit pas d'autre explications aux lignes désobligeantes pour l'Ordre, que lui inspire la seule vue du Collège de Brigue, passé aux mains des Jésuites.

Chateaubriand place la rédaction des souvenirs de cette dernière traversée des Alpes pendant le voyage lui-même. Une partie du livre VI du tome VI des *Mémoires d'Outre-Tombe* fut écrite du 7 au 10 septembre, soit dès la descente du Simplon. La deuxième partie le fut à Venise. Nous n'avons guère que des considérations d'ordre général sur cette course :

³⁹ *Cahiers de M^{me} de Chateaubriand*, p. 192, sq.

⁴⁰ *Cahiers de M^{me} de Chateaubriand*, p. 192, sq.

⁴¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, p. 330-331.

⁴² Beau de Loménie : *La carrière politique de Chateaubriand*, II, p. 304, sq.

⁴³ Pierre Lasserre : *La jeunesse d'Ernest Renan*, I, p. 54.

« J'étais à mon dixième passage des Alpes ⁴⁴ ; je leur avais dit tout ce que j'avais à leur dire dans les différentes années et les diverses circonstances de ma vie. Toujours regretter ce qu'il a perdu, toujours s'égarer dans des souvenirs, toujours marcher vers la tombe en pleurant et s'isolant : c'est l'homme.

Les images empruntées de la nature montagnaise ont surtout des rapports sensibles avec nos fortunes ; celui-ci passe en silence comme l'épanchement d'une source ; celui-ci attache un bruit à son cours comme un torrent ; celui-là jette son existence comme une cataracte qui épouvante et qui disparaît. »

Toujours le souvenir des disparues qui revient dans sa mémoire, la fuite inexorable du temps, les deuils de la vie. La belle route qui faisait l'enthousiasme de M^{me} de Duras, ne lui dit plus rien. On le surprend même à souhaiter de la voir passer en d'autres mains :

« Le Simplon a déjà l'air abandonné, de même que la vie de Napoléon ; de même que cette vie, il n'a plus sa gloire : c'est un trop grand ouvrage pour appartenir aux petits Etats auxquels il est dévolu. Le génie n'a point de famille ; son héritage tombe par droit d'aubaine à la plèbe, qui la grignote, et plante un chou où croissait un cèdre. »

« La dernière fois que je traversai le Simplon, j'allais en ambassade à Rome ; je suis tombé ; les pâtres que j'avais laissés en haut de la montagne y sont encore : neiges, nuages, roches ruiniques, forêts de pins, fracas des eaux, environnent incessamment la hutte menacée de l'avalanche. La personne la plus vivante de ces chalets est la chèvre. Pourquoi mourir ? Je le sais. Pourquoi naître, Je l'ignore. Toutefois, reconnaissez que les premières souffrances, les souffrances morales, les tourments de l'esprit sont de moins chez les habitants de la région des chamois et des aigles » ⁴⁵.

Voilà quelles pensées agitaient l'âme tourmentée de Chateaubriand, à son dernier passage du Simplon. L'automne avait déjà répandu là-haut ses premières teintes rousses. Le paysage lui paraît désolé, la route abandonnée. Lui-même était depuis longtemps entré dans l'automne de sa vie, qui avait été si brillante. La tristesse de la nature, la perte des êtres chers, le sort fait à la duchesse de Berry, mère d'Henry V « orphelin et proscrit », l'irré-médiable fin de sa carrière politique, l'hostilité de la branche cadette, la maison d'Orléans, alors triomphante, voilà autant de sujets d'amertume, qui devaient retentir douloureusement dans l'âme de Chateaubriand. Son récit s'en ressent.

Chateaubriand, à son habitude, voyageait rapidement. Le samedi 7 septembre, au soir, il était déjà à Domodossola, d'où il écrit ce bout de billet à M^{me} Récamier :

⁴⁴ Il faut entendre ici également les traversées des Alpes par le Mont-Cenis et le Gothard.

⁴⁵ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 223-226.

« A la rapidité de ma marche, vous voyez que je n'ai pas couché. J'ai pourtant pris quelques notes, et j'ai eu dans le Jura, et ensuite sur le Simplon, un coup de vent que je ne donnerais pas pour cent écus. »

Ce coup de vent sur le col s'est vite calmé, heureusement. Le prochain contact avec l'Italie vient rasséréner ses pensées. La terre sacrée agit toujours sur son imagination, et, après avoir noté des idées noires, le vieux charme le reprend :

« La descente sur Domo d'Ossola m'a paru de plus en plus merveilleuse ; un certain jeu de lumière et d'ombre en accroissait la magie. On était caressé d'un petit souffle que notre ancienne langue appelait *l'aure* ; une sorte d'avant-brise du matin, baignée et parfumée dans la rosée. J'ai retrouvé le lac Majeur, où je fus si triste en 1828, et que j'aperçus de la vallée de Bellinzona, en 1832 »⁴⁶.

Au bord du lac, en passant le Tessin, « un Paganini aveugle chante et joue du violon ». Le 10 septembre, Chateaubriand débarque à Venise et descend à l'Hôtel de l'Europe. Il a laissé d'admirables pages sur la ville.

IX

Quelques souvenirs du Valais dans l'œuvre de Chateaubriand.

Chateaubriand, comme on l'a pu voir, se montre avare de renseignements et de détails sur le Valais, qu'il a traversé. Nos paysages n'ont pas eu le don d'enchanter son âme. Il aurait fallu, pour la faire vibrer, des souvenirs illustres mêlés à nos montagnes ou à l'histoire de notre pays. Or, nous n'avions rien de tel à lui offrir. Peut-être qu'il en aurait été autrement, si l'ambassade à Sion s'était réalisée. Le Rhône, et notre bonne ville, avec ses flots de légendes et ses deux collines ceintes de vieilles pierres, et notre histoire, dure et âpre comme nos rochers, auraient peut-être eu le don de parler à son esprit et à son cœur. Et nous aurions eu de belles pages qu'il n'aurait pas manqué d'écrire, surtout s'il avait parcouru le pays « avec une société selon le cœur », ce qui n'aurait pas pu ne pas se produire, ses belles amies de Paris ne pouvant le laisser dans la solitude d'une obscure cité.

Constatons à regret que la part du Valais dans l'œuvre de Chateaubriand est bien maigre, comme celle de la Suisse, du reste. Une page bien connue est celle consacrée dans le *Génie du Christianisme*, aux moines des Alpes, soit à ceux du Grand St-Bernard.

« ...Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent ; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas et se

⁴⁶ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 223-226.

perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux : ses dernières pensées sont pour ses enfants et son épouse ! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents, Non : ce sont des sons réels, mais inutiles ! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter... Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établis pour jamais au fond des plus affreuses solitudes ? Il fallait encore que les animaux même apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes proclamassent aux échos les miracles de notre religion » ⁴⁶.

Voilà bien de ces passages qui plurent infiniment aux contemporains de Chateaubriand, mais que les Jésuites trouvaient plutôt faibles au point de vue apologétique.

Il fait un assez long récit de sa traversée de la Suisse de 1832, de Bâle à Bellinzzone par le St-Gothard. Ici encore, nous retrouvons quelques allusions à la route du Simplon, la reine des routes.

Il écrit d'Altorf, le 16 août 1832 :

« Demain, du haut du St-Gothard, je saluerai de nouveau cette Italie que j'ai salué du sommet du Simplon et du Mont-Cenis » ⁴⁸.

Nouvelle allusion un peu plus loin, dans sa description de la vallée de la Reuss, des Schöllenen et du Gothard :

« Les chemins modernes, que le Simplon a enseignés, et que le Simplon efface, n'ont pas l'effet pittoresque des anciens chemins » ⁴⁹.

Il poussa jusqu'à Lugano, d'où il revint de suite à Lucerne par le même chemin. Le souvenir de la route du Simplon revient encore une fois. Comme on l'a vu, Chateaubriand n'aime pas nos montagnes helvétiques, du moins n'éprouve pas d'exaltation en leur présence. Alors que l'air vierge et balsamique des Alpes devrait ranimer ses forces, c'est plutôt le contraire qui se produit. Il demande du reste un peu trop aux montagnes, et des choses fort diverses : raréfier son sang, désenfumer, à ce qu'il dit, sa tête fatiguée, lui donner un repos sans rêves, et un robuste appétit, même une faim insatiable, il constate que tous ces phénomènes ne se produisent pas au cours de ses randonnées dans les Alpes ; qu'il dort aussi mal et ne respire pas

⁴⁷ *Le Génie du Christianisme*, II, p. 117-18.

⁴⁸ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 557.

⁴⁹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 562.

mieux dans les Alpes qu'à Paris, que sa tête n'en est pas moins lourde. Mais ce serait trop simple et trop facile que cette cure de régénération que doivent opérer les montagnes :

« Si, pour devenir un homme robuste, un saint, un génie supérieur, il ne s'agissait que de planer sur les nuages, pourquoi tant de malades, de mécréants et d'imbéciles ne se donnent-ils pas la peine de grimper au Simplon? Il faut certes qu'ils soient bien obstinés à leurs infirmités »⁵⁰.

A la fin de septembre 1833, alors qu'il faisait route de Padoue à Prague, il traverse non loin de Salzbourg une vallée périlleuse, avec ses cascades et ses ponts, rappelant « le versant du Simplon sur Domo d'Ossola »⁵⁰.

En 1831, il répond par une fort belle lettre à J.-J. Ampère qui le suppliait de revenir (il était alors à Genève), de ne pas abandonner son pays, de se mettre à la tête des jeunes qui le réclamaient avec enthousiasme et attendaient ses conseils. Nous extrayons un fragment de cette lettre, inspiré par un souvenir du Grand St-Bernard :

« ...Il y a, dans mon voisinage, à l'hospice du mont St-Bernard, une chambre où l'on dépose avant de les enterrer, les voyageurs qui ont péri dans une tourmente : c'est là que je suis engourdi. A votre âge, Monsieur, il faut soigner sa vie ; au mien, il faut soigner sa mort. L'avenir au-delà de la tombe est la jeunesse des hommes à cheveux blancs ; je veux user de cette seconde jeunesse... »⁵²

Les montagnes de la région de la Furka ont inspiré à Chateaubriand une des plus gracieuses images qu'un amant des hauts sommets ait jamais trouvées pour peindre l'objet de son admiration. Ruskin en aurait été charmé. C'était en 1832. Chateaubriand descendait en diligence de nuit, la route d'Airolo à Bellinzone. Il regardait du côté des montagnes de la Furka :

« ...Dans le ciel, les étoiles se levaient parmi les coupoles et les aiguilles des montagnes. La lune n'était point d'abord à l'horizon, mais son aube s'épanouit par degrés devant elle, de même que ces *gloires* dont les peintres du XIV^e siècle entouraient la tête de la Vierge : elle parut enfin, creusée et réduite au quart de son disque, sur la cime dentelée du Furca ; les pointes de son croissant ressemblaient à des ailes ; on eût dit d'une colombe blanche échappée de son nid de rocher : à sa lumière affaiblie et rendue plus mystérieuse, l'astre échanuré me révéla le lac Majeur au bout de la Val-Léventine »⁵³.

FIN.

Saxon, septembre 1934.

Lucien Lathion.

⁵⁰ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 571.

⁵¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 337.

⁵² *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 641-642.

⁵³ *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, p. 566.